

INTERVIEW

CYRIL LAFON

RÉALISATEUR DOCUMENTAIRE



1. Concernant votre parcours : avez-vous suivi une école, un master, des formations spécifiques, ou vous êtes-vous auto-formé ?

Je suis tombé dans le cinéma lorsque j'étais petit. Il existait une salle de cinéma d'art et d'essai à Bayonne qui s'appelait L'Atalante et j'allais y voir tous types de films. J'ai ensuite fait des études littéraires et une licence de cinéma en parallèle. Par la suite, je suis parti en Erasmus pendant un an en Grèce et en rentrant, j'ai terminé mes études de cinéma avec un master de réalisation de films documentaires à Evry. J'ai ensuite passé le CAPES pour devenir professeur de lettres classiques, donc de latin et de français au collège et au lycée. Je donne également des cours à la fac de Bordeaux en cinéma. Il est difficile de gagner sa vie en tant qu'auteur donc le fait d'être professeur m'assure un revenu et me permet de conserver du temps dédié à la création.

2. J'ai pu lire que vous êtes passionné par la Grèce, pourquoi cette passion ?

C'est d'abord une passion qui m'a été transmise par mon père qui est d'une génération qui a étudié le latin et le grec au lycée. Il a également fait des études de médecine, donc le grec l'a suivi pendant tout son parcours scolaire. J'associe également le grec à un rapport au passé car mon père a vécu la Seconde Guerre mondiale. Comme j'ai été passionné par mes études, j'ai souhaité découvrir la Grèce contemporaine et apprendre le grec moderne. Je cherchais le lien entre la Grèce antique et cette Grèce contemporaine. J'ai donc réalisé plusieurs films sur le sujet, notamment *Nostos* qui a été mon premier film produit en 2018.

3. Parlons un peu de ce film Nostos, comment êtes-vous arrivé à ce projet ? Quelles sont les thématiques que vous aviez envie d'aborder ?

Il s'agit d'un documentaire de création dans lequel j'ai suivi 3 personnes grecques vivant en France pendant trois ans. C'est la génération de la crise que l'on appelle "génération 500€". Il s'agit donc d'un film qui aborde la problématique de l'émigration. Ces personnes étaient en France depuis 10 ans et se posaient la question de retourner ou non en Grèce. Il n'y en a qu'un seul qui est rentré, pour des raisons politiques car il avait la sensation qu'il devait être présent en Grèce à ce moment précis, pour jouer un rôle. Les deux autres sont restés en France avec la certitude que la Grèce n'est plus le pays qu'ils ont quitté et que leur mémoire l'a remodelé. J'aborde dans ce film la question de la nostalgie, de la perte et du manque. Comme dans tous mes films, on retrouve la thématique du rapport au passé et du temps perdu que l'on ne peut plus récupérer.

4. Vous avez organisé une exposition qui s'intitule Sur les traces de la ligne de démarcation, en partenariat avec le photographe Thomas Ermel. Comment avez-vous travaillé ensemble et fait coïncider vos deux médiums ?

Cette exposition présente à la fois des vidéos et des photographies. Elle a été présentée aux Archives départementales de la Dordogne et à la médiathèque l'Alpha d'Angoulême. Nous avons parcouru la ligne de démarcation qui faisait 1200 kilomètres du Pays basque au Jura. C'est une exposition qui réveille les fantômes du passé, de la collaboration comme de

la Résistance. Elle est également en lien avec mon histoire familiale puisque ma grand-mère avait essayé de passer la ligne de démarcation en Gironde et a été dénoncée.

Dans ce projet, j'ai été vraiment marqué par mes rencontres avec les derniers témoins, notamment avec un passeur qui avait 13 ans lorsqu'il faisait passer des gens à travers champs. J'ai également découvert et retenu ce que c'est de vivre dans un pays occupé et d'être privé de liberté.

L'objectif pour nous était de montrer des lieux et des non-lieux de mémoires, donc des endroits où il y a encore des traces visibles mais aussi d'autres où l'on ne voit plus rien. Nous avons également sollicité des témoins directs et indirects, c'est-à-dire des enfants de la génération qui a vécu la guerre et qui partent sur les traces de cette mémoire. On voit par exemple le portrait de la fille d'une rescapée juive qui retourne à la gare de Roumazières et qui cherche l'endroit exact où sa mère a passé la ligne de démarcation.

Nous avons travaillé de manière à ce que la photo et la vidéo soient complémentaires et en interaction. Thomas a pris des photos de paysages et de personnes, et j'ai filmé des portraits comme celui de ce passeur ou d'un historien qui parle de l'album d'un douanier allemand en poste sur la ligne de démarcation en Dordogne. J'ai filmé avec deux caméras, une sur la personne interrogée et l'autre sur le paysage ou sur moi qui pose les questions. Nous souhaitons montrer le travail d'enquête que nous avons réalisé, qui a duré 7 ans. Il était donc important pour nous d'apparaître à l'image, de montrer comment des quarantenaires d'aujourd'hui s'intéressent à cette mémoire.

Cette exposition a un lien avec mon projet en cours qui parle également du sujet d'une ligne de démarcation, mais à Chypre.

5. Ce documentaire vous a-t-il amené à travailler avec d'autres professions ? (historiens, archéologues...) Est-ce que c'est quelque chose qui vous plaît dans la réalisation de documentaires ?

Ce n'est pas le plus important. À la base l'objectif pour moi est de faire du cinéma et de réfléchir à comment traiter cette thématique de la nostalgie, à travers l'art. Il s'agit de documentaire de création, je travaille les archives, le son, la lumière... Cette nostalgie peut être représentée par un son, une image, un objet... Donc je travaille d'abord sur des procédés artistiques.

Mais il y a évidemment une phase de recherche où je rencontre des historiens, des chercheurs. J'ai beaucoup lu sur l'histoire de Chypre et sur la situation géopolitique. Pour l'exposition sur la ligne de démarcation, c'est une exposition artistique mais j'ai aussi contacté des historiens locaux. Il faut s'imprégner de l'histoire mais ce qui prime c'est le regard artistique.

6. Comment avez-vous le sujet de votre projet en cours ? Quelle en est la thématique ?

Lors d'une projection de mon film *Nostos*, une dame est venue me voir pour me dire : "La nostalgie pour moi c'est Varosha". J'ai alors découvert l'histoire de Chypre qui est un pays coupé en deux depuis l'invasion militaire turque de 1974. Varosha est devenue une ville

fantôme, administrée par la République turque de Chypre du Nord. Beaucoup de chypriotes ont dû quitter leur domicile car il y a eu des déplacements de population entre le Nord et le Sud de l'île. Les Chypriotes grecs ont regagné le Sud et les Turcs le Nord. Pourtant, la population des deux états a plus ou moins la même culture.

Je travaille sur la mémoire des réfugiés chypriotes partis dans le sud de l'île que j'ai rencontré lors de mon voyage à Chypre. J'y suis allée par le côté Grec et j'ai rejoint le côté Turc.

Je filme donc des gens qui attendent de retrouver leur maison d'enfance depuis 50 ans. Une maison qui est proche géographiquement mais qu'ils ne peuvent pas rejoindre, contraints par une frontière. C'est encore une odyssée mais une odyssée empêchée.

La nostalgie est très présente dans leurs récits et c'est aujourd'hui le bon moment pour les filmer, avant qu'ils ne disparaissent.

C'est un projet que je prépare depuis 3 / 4 ans et pour lequel j'ai obtenu une aide au développement de la Région Nouvelle-Aquitaine, l'Aide au projet d'après, une aide au programme et une aide PROCIREP. C'est un film qui nécessite de l'écriture en amont car c'est un film choral, donc il faut qu'il soit davantage construit dès le départ pour préparer le montage. Mais il existe toujours une marge pour laisser une porte ouverte au réel.

7. Vous avez réalisé ce projet qui a un ancrage local et un projet dans un autre pays, la notion de territoire est-elle importante dans votre pratique du documentaire ?

La notion de territoire m'importe énormément. Je suis originaire du Pays basque et pour moi la question du lieu d'où tu viens et où tu es né est essentielle. La culture du territoire m'importe également. Par exemple, j'ai réalisé mon film de fin d'étude sur le risque de disparition de la langue basque.

La notion de territoire comprend le lieu d'où tu viens mais aussi d'où tu pars et c'est une thématique très présente dans mes films.

Ma passion pour la Grèce n'est pas anodine, au regard de mon parcours scolaire mais également de la culture dans laquelle nous sommes bercés, les mythes, l'Odyssée... C'est une patrie imaginaire. De plus, la Méditerranée représente pour moi le lieu matriciel depuis l'Antiquité. La Grèce est aussi un pays où il y a des ruines, des fragments de mémoire et d'histoire sur lesquels on se projette.

J'aurais pu faire un film à propos de la nostalgie sur beaucoup d'autres peuples. La nostalgie, la perte de la mémoire, c'est ce qui m'intéresse, la recherche du temps perdu, comment on vit avec ce sentiment.

Ce qui m'a fait plaisir au terme des projections de *Nostos* c'est que des personnes non grecques se sont reconnues dedans. C'est aussi ce qui m'intéresse avec le documentaire, on part du singulier, pour arriver à l'universel.

8. Vous avez obtenu le soutien de la Région Nouvelle-Aquitaine et du CNC, comment s'est déroulé le travail avec les institutions, quelles sont les contraintes ?

J'adore le travail d'écriture. Je le fais pour moi donc ça ne me dérange pas de le faire pour des commissions. Mais il existe différents dépôts (CNC, Brouillon d'un rêve...) qui ont des critères différents pour soumettre son dossier et c'est assez chronophage. On finit par

passer plus de temps à écrire alors que pour le documentaire, le réel n'attend pas. Le plus contraignant pour moi c'est le décalage entre le temps de production et le temps de la réalité du film.

Aujourd'hui il existe une grosse concurrence pour obtenir des aides. Il y a de plus en plus d'auteurs et d'œuvres et à cela s'ajoutent les contraintes budgétaires. Les commissions sont également plus exigeantes du fait de cette concurrence.

9. Comment travaillez-vous avec les producteurs ? Et avec les techniciens ?

Pour les producteurs, je travaille exclusivement avec David Foucher en qui j'ai une grande confiance. Il est également réalisateur donc il y a un point de vue sur la fabrication d'un film. C'est un producteur de la région qui est très impliqué au niveau régional et très sensible aux enjeux locaux. Il sélectionne des projets très divers et ne se concentre pas seulement sur les thématiques.

Je travaille également avec une équipe. Pour mon prochain film, j'aimerais retravailler avec le monteur de *Nostos* et je cherche un chef-opérateur afin de cadrer pendant que je réalise les entretiens. Je travaille parfois avec des musiciens également. Dès le début de projet, je suis en contact avec le producteur et avec le monteur avec qui je travaille en étroite collaboration.

J'ai une méthode de travail où j'implique les collaborateurs le plus tôt possible. Je choisis des gens qui ont une sensibilité artistique, car je pense qu'ils peuvent apporter autre chose à mes films. Pour moi, le cinéma est un art collectif en fiction comme en documentaire. On construit une équipe qui va dans notre sens mais va participer activement au film. Je souhaite travailler avec des gens qui aiment le cinéma, avec qui je peux parler de films, pas seulement des gens qui sont bons techniquement.

10. Comment ça se passe pour la diffusion du film ?

Pour *Nostos*, il a été diffusé par TV7 Bordeaux et dans des festivals en Grèce et en France. Puis dans des salles de cinéma. Mais il a fallu démarcher les salles et mobiliser des associations pour faire des interventions durant les projections. C'est un travail que j'ai mené avec mon producteur. L'Utopia de Bordeaux avait également diffusé mon film en avant-première, à l'initiative de la Région. Mais il faudrait plus de dispositifs pour accompagner les films en salle car il est très décevant de faire un film qui ne sera pas vu et de devoir produire un travail supplémentaire très conséquent pour le projeter.